



MONA  
MESSINE  
BICHE



**Biche**

© Éditions Livres Agités, 2022  
Couverture © Petra Eriksson

ISBN : 978-2-493699-00-8

*Éditions Livres Agités*  
*12 rue Alibert 75010 Paris*  
*[www.livresagites.fr](http://www.livresagites.fr)*

Mona Messine

# Biche





« Les signes de changement collectifs ne sont pas perceptibles dans la particularité des vies, sauf peut-être dans le dégoût et la fatigue qui font penser secrètement “rien ne changera donc jamais” à des milliers d’individus en même temps. »

Annie ERNAUX, *Les Années*<sup>1</sup>

1. Gallimard, 2008 ; Folio, 2010.



## CHAPITRE PREMIER

Le chant des arbres balayait tous les bruits alentour, inutiles. La biche racla du museau le sol pour remuer la terre et dénicher des glands. Sous un tapis de feuilles, elle en trouva quatre, ratatinés sur eux-mêmes, amassant en même temps des brins d'herbe séchée et des aiguilles de pin qui, sans qu'elle s'en aperçoive, resteraient collés sous son menton. Derrière elle, les feuillages prenaient la lumière d'un commencement de soleil, des liserés d'or sur leur pourtour.

La biche repartit vers la harde. C'était l'aurore, plus aucune de ses compagnes ne dormait. Sous ses pas filaient les mulots à l'approche du jour. Lorsqu'elle arriva dans la clairière, les faons qui s'éloignaient pour explorer les abords du terrain revinrent sur leurs traces. Ils aimaient à la suivre car elle devinait toujours le meilleur sentier, celui qui les empêcherait de trébucher.

Elle leur montra du museau la bonne route, et la ribambelle d'animaux la suivit.

Elle était plus petite que les autres, mais aussi plus agile. Son intuition surprenait. Du fond de son ventre, elle connaissait la forêt, même les endroits où elle n'était jamais allée. Elle vivait avec son élément. La biche et la forêt : deux pieds de ronces imbriqués l'un dans l'autre, qu'on ne voudrait pas démêler. C'était par instinct qu'elle débusquait sa nourriture, en harmonie avec les saisons. Elle apprenait aux petits la gastronomie des baies, à trier les fruits tombés au sol, tandis qu'autour croissaient ou mouraient les arbustes.

Les faons trottinaient autour d'elle. Le dernier-né du groupe, qui avait vu le jour en retard sans que personne sût pourquoi, se jeta sur elle et tenta de la téter. Elle ne possédait rien pour le nourrir et le repoussa d'un mouvement rapide et sec. La biche était une jeune femelle à la robe cendrée, venue au monde au printemps de l'année d'avant, cible récente de ses premières chaleurs. Un mâle subtil lui aurait vu une démarche altière, mais elle ne pouvait le savoir ; elle bougeait avec la grâce des enfants qui ont confiance et vivent sans réfléchir, sans avoir peur.

Lorsqu'elle avança dans la forêt, aucun lézard ne frémit au son de ses pas, mélodieux et rythmés.

S'ils se montraient hésitants, ce n'était que par délicatesse à l'endroit des feuilles mortes. Il y en avait une couche importante ; nous étions aux premières lueurs de l'automne. Elles formaient un manteau qui protégeait le sol comme dans toutes les forêts, édredon dégradé d'orange et nuances de marron, se putréfiant lentement dans la boue et le noir au fur et à mesure de la saison qui se hâtait.

La forêt aux essences européennes produisait principalement des chênes, des châtaigniers et, à sa lisière, de rares épicéas. Fin septembre, des branches se dénudaient et les couleurs se fondaient entre elles. Seul l'œil affûté de la biche en percevait les chatoiements. Elle croqua dans l'akène, balaya d'un revers de pied ceux parasités de vers. Elle mâcha, profita de l'instant pour étirer ses membres les uns après les autres et avala son repas. Elle mordilla l'une de ses camarades par affection et par jeu, se fit cajoler en retour. Le soleil se levait et avec lui une lumière crue, voilée à sa naissance par un dernier semblant de brume qui n'allait pas plus haut que quelques pouces au-dessus de l'horizon. Les rayons transperçaient le tronc des arbres les plus larges, indiquaient la violence de la couleur du ciel ce matin. Un foulard doré se tendit sur la forêt. Le groupe

s'apprêtait à s'y enfoncer. Les faons s'étaient rassemblés autour de la biche : elle guiderait la file.

\* \* \*

À l'opposé du massif, le chasseur ferma sa thermos de café à peine entamée, promise à son retour. Il la rangea à l'arrière du coffre de sa voiture sur laquelle s'appuyaient d'autres chasseurs, vêtus de vestes et treillis. Aucun n'avait de raison de penser que ce jour-ci serait différent. Ils cherchaient du gibier, et avec un peu de chance tueraient une belle pièce dont ils pourraient s'enorgueillir. C'était leur loisir, leur identité. Il n'y avait pas de sujet de morale ou de sensibilité. Il n'en était pas question ici.

Ils houspillèrent leur ami : Gérard devait se dépêcher pour qu'ils profitent du lever du jour, de la brume qui déjà s'estompait, de la rosée scintillante qui bientôt s'évaporerait. Gérard jongla avec l'impatience des hommes et des chiens et sa lenteur légendaire. Il n'était pas vif, mais il était précis. Les années précédentes, il était rentré parfois bredouille, manquant de belles occasions. Il n'était pas aisé de chasser à ses côtés ; on se mettait souvent en colère contre lui. Mais lorsqu'il armait son fusil, il ne ratait rien.

Il marchait dans la forêt comme en son empire. Les autres chasseurs se levèrent et ajoutèrent à leur équipement les derniers soins. C'étaient une gourde à remplir, un lacet à renouer, un harnais à réajuster. Leurs mains astucieuses réalisaient des gestes ordonnés.

Gérald referma le coffre d'un bruit qu'il souhaita le plus faible possible. Son beagle, habitué au silence, grogna. Une mésange charbonnière s'envola vers l'ouest. Le chien, vif et hargneux, prenait parfois le dessus sur les ordres de son maître. Rien n'était plus dangereux que ces moments pour le groupe, quand l'un d'entre eux, fût-ce un chien, désobéissait.

Le chasseur, muni de son arme et de ses munitions, rejoignit en quelques pas le sentier pour entrer dans la forêt. Les arbres, trois fois hauts comme lui pourtant déjà grand, ombrageaient tout son corps. La température de l'air dans le sous-bois assouplit ses membres. À sa démarche, quelqu'un s'esclaffa : « Moins lesté ! Tu vas faire fuir les plus belles biches. » La moquerie revenait souvent. Il n'y prêta pas attention, à peine eut-il une respiration plus longue. Il effrayait certaines proies, mais les plus grandioses des animaux capturés étaient toujours pour lui. C'était l'une de ses fiertés, les têtes empaillées accrochées aux

murs de sa salle à manger l'attestaient. Les plus belles prises lui appartenaient, invariablement.

L'année s'avérait chanceuse, mais il n'avait pas encore emporté un gibier *vraiment* spectaculaire. Il voulait être le premier. C'était pour aujourd'hui, il le sentait. Toutes les conditions étaient réunies. Sur ses talons, le chien Olaf suivait de près. Ensemble, ils attendraient le signal des traqueurs, en place pour rabattre les animaux. À l'abri des arbres, à l'abri des regards. Ils n'avaient qu'une heure ou deux pour se mettre en position pour tirer. Quand le vent n'était pas levé, comme ce matin, le chasseur pouvait percevoir que la battue serait fructueuse. C'était un calcul, plutôt qu'une intuition. Il flairait l'odeur de l'humidité, imaginait les faons le museau sur les mousses. Ceux-ci ne seraient pas à l'affût avant de croiser sa route. Il avait plus de chances si les proies ne se doutaient de rien, c'était juste une histoire de choc. Il craignait le craquement des feuilles mortes sous son poids. Avancer sans bruit serait le premier exploit à accomplir. La condition de réussite. Il comptait sur l'étrange communion des arbres de la forêt pour couvrir sa présence.

Il marchait et mâchait dans le vide de ses grosses molaires usées, langue pâteuse, visage

gonflé. Il semblait engoncé dans ses couches de vêtements mais chacune était nécessaire et parfaitement étudiée. Les quatre pattes tendues de son compagnon, sèches, dépouillées, complétaient ce tableau. Le chien et son maître représentaient l'un et l'autre un versant de la chasse. Ils avançaient en regardant droit devant eux, concentrés. Ici, il n'y avait pas encore d'animaux sauvages mais ils démontraient à chaque seconde qu'ils étaient le meilleur équipage. Alors que tout son corps se gargarisait à l'approche des animaux, seul enjeu du jour, Gérald n'avait aucun doute sur sa place parmi les chasseurs. À lui la chair et la gloire, tandis que les autres s'amusaient encore à écraser des champignons avec des bâtons pour en voir sortir la fumée. Ces nigauds manquaient grandement de sérieux, jusqu'à ce que l'un d'eux identifîât sous leurs pas des traces de sabots.

Le chasseur portait un fusil qu'il affectionnait particulièrement. Il l'avait choisi ce matin parmi la collection qu'il gardait dans sa remise, pour qu'il soit adapté aux conditions météorologiques qui s'annonçaient capricieuses. Au fond, c'était celui qu'il préférait, mais il s'interdisait d'emporter la même arme à chaque fois, préférant s'entraîner avec d'autres modèles pour affiner sa

pratique, pour la beauté du sport. Les cartouches étaient suspendues à son gilet de chasse. Elles se déployaient contre lui de son torse à sa hanche. Il aimait ça.

Gérald était fils de chasseur, petit-fils de chasseur et, il pouvait parier dessus, père de chasseur, à la façon dont deux de ses fils le dévisageaient, remplis d'admiration, lorsqu'il rentrait en tenant par les oreilles un bon gros lièvre mort. Le troisième détournait souvent les yeux des viandes qu'il rapportait, refusant parfois de les déguster avec le reste de la famille malgré la délicate sauce au vin réalisée par la voisine de palier et les heures de cuisson. Garçon sensible. Les chasseurs préféraient le métal des cartouches à la douceur d'une fourrure, le froid de trente-six grammes de plomb qui les rendaient vivants. Tous leurs sens étaient en éveil. Un dimanche de chasse, c'était enfin leur mise à l'épreuve.

Personne n'avait jamais manqué de munitions, mais Gérald en avait emporté ce matin plus que de mesure. C'était une sécurité, une libération de son esprit pendant l'exercice. Il ne se sentait jamais mieux que surchargé. Il pouvait alors parer à tous les possibles, toutes les éventualités. « Robinson », le surnommaient les autres pour signifier qu'il se débrouillait partout. Le chasseur

ne comprenait pas. Robinson Crusocé était frugal et ne possédait rien. Lui, au contraire, pouvait subvenir à tout grâce à son matériel de pointe : porte-gibier, appeaux, couteau à dépecer. Chacun de ces éléments choisis avec soin le remplissait de fierté. Il s'était préparé minutieusement. Un travail de long terme. La technique et les objets au service de son œuvre.

Ce matin lui sembla pareil aux autres : fraîcheur, éveil de la forêt, mise en jambes. Ses pas s'imprimaient pour l'instant sur le chemin de poussière. À l'orée de la forêt, il restait quelques sentiers sans terre mouillée, régulièrement ratissés par les gardes forestiers, sauvegardés des pourritures qui allaient survenir dans l'hiver, protégeant les chevilles des promeneurs même si l'on espérait qu'il n'en viendrait pas tant. Autrefois, Gérard portait des chaussures davantage adaptées à la randonnée. Un jour, il avait dû attendre trois heures sous la pluie qu'un chevreuil qu'il aurait pu tirer, occulté de son champ de vision par le tronc d'un arbre, ne se décide à avancer ou reculer pour qu'il puisse l'atteindre. L'animal avait cessé de trembler en quelques secondes et s'était révélé incroyablement immobile. Seule sa fourrure avait ondulé. Le chasseur était rentré chez lui les pieds amollis

et fripés. Il avait conservé un rhume plusieurs jours après l'épisode. Dépecer la carcasse du chevreuil, qu'il avait évidemment fini par abattre, n'avait pas suffi à le consoler et il pesta de longues soirées sur ses poumons imbibés. Il avait senti encore longtemps après le froid dans ses orteils. Il n'avait pas aimé qu'on le prenne au dépourvu et en avait parlé durant des semaines, porté par une étrange dépression. Comme si le chevreuil et la pluie l'avaient défié tout entier. Alors, il avait adopté les bottes et changé plusieurs fois de paires, au rythme de rencontres malencontreuses avec des sardines de campeur ou d'usure insurmontable. L'été, Gérald craignait leur rupture, avec les cuirs et les caoutchoucs malmenés par la sécheresse après des temps plus humides. Lorsque la chasse n'était pas encore ouverte, il effectuait des rondes de repérage pour voir si quelque chose avait modifié l'organisation de la forêt ou le comportement des animaux. Il avait besoin de savoir à quoi s'attendre quand la saison débiterait. De maîtriser l'espace, le connaître par cœur, s'y mouvoir sans penser. Prendre ses marques. Imprégner aussi son existence dans la forêt.

Les bottes laissèrent cette empreinte qu'il se plairait à reconnaître en rentrant ce soir. Il

marcha sur le rebord d'un fossé, le chien sur ses talons, et s'arrêta soudain sur une crête, pensif et troublé. Il avait oublié d'aller pisser. Il délaça sa ceinture d'une seule main, en un geste furtif. C'était maintenant qu'il fallait s'y coller ; plus tard, les animaux le sentiraient. Le liquide se parsema en rigoles de part et d'autre du trou, sur la surface d'impact. Une fougère se rétracta, importunée par la présence humaine. Le chasseur surplombait de quelques centimètres le reste de son équipage. Il rit, débordé par le sentiment de puissance de se soulager debout. D'habitude, à cette heure, régnait une odeur d'humus. Les effluves d'urine acidifièrent l'air et lui tordirent la bouche. Il se rhabilla prestement, racla ses chaussures dans la terre comme sur un paillason et poursuivit sa route. Personne ne commenta.

Le groupe de chasseurs s'arrêta devant le poste forestier. Leurs visages illuminés de plaisir s'alignaient, rosés, étirés, devant la parcelle. Tous saluèrent le garde débarqué là par hasard, la personne « en charge ». Ils n'avaient pas d'affect pour ce jeune type dégingandé qui, selon eux, ne connaissait pas vraiment leur forêt. Le gamin, en âge d'être leur fils, leur souhaita la bienvenue puis énuméra les quotas de chasse. Naïveté

ou tolérance, il ne faisait que rappeler les règles mais n'allait jamais plus loin dans l'inspection des besaces. Ni avant ni après. Les chiens, incapables de rester immobiles, paradaient autour de leurs maîtres, pressés d'entrer en scène. Le garde les dénombra, inquiet pour ses propres mollets. Ils glapissaient, le poil brillant, les yeux attentifs. Leurs maîtres voyaient en eux les symboles de leur identité de chasseur.

Le groupe indiqua au garde forestier qu'ils allaient pénétrer la forêt, comme si cela n'était pas évident. Ce n'était pas une démarche obligatoire mais ils y tenaient, à cette façon de montrer patte blanche. Le jeune homme, flanqué de deux oreilles décollées et d'un regard gentil, apprécia l'attention et les remercia d'un mouvement timide de la tête après avoir proféré quelques lieux communs sur le climat de la journée, les températures et le risque de pluie, précisions dont ils n'avaient pas besoin, forts de smartphones et de leurs méthodes. Ils partagèrent leur hâte de retourner sur le terrain, tout en discipline.

Le garde établit avec le dernier chasseur de la troupe les bracelets de chasse qui donnaient à chacun le permis de tuer tant et tel gibier. C'était une discussion de politesse, comme on commente une marée au port ou le goût du café

au bureau. Le garde joua avec les lanières de sa bandoulière de cuir pendant toute la conversation. Il n'était pas friand de mondanités. Il avait revêtu des couleurs camouflage tandis que jeans et baskets avaient été observés sur ses prédécesseurs. Comme un jeune stagiaire portant la cravate en talisman, terrifié de paraître négligé, il voulait à tout prix se fondre dans un élément qui n'était pas encore sien. Il s'appelait Alan.

Le dernier chasseur, après avoir flatté son chien, lui demanda de faire moins de bruit lors de sa prochaine ronde. La semaine passée, sa conduite avait fait fuir un jeune cerf sur le point d'être abattu au bord de la forêt, ralentissant la chasse. L'homme s'avoua soucieux du plaisir de chacun des chasseurs et désigna du doigt les membres du groupe un par un pour les lui présenter. L'impatience de déambuler sur le grand terrain de jeu les animait tous. Ils écoutèrent leur porte-parole, chargés de l'espoir de ceux qui partent découvrir un trésor, puis reprirent leur conversation sur la beauté d'une espèce par rapport à une autre. Pendant un instant, Alan se dit qu'on trouvait de mauvaises excuses quand on ratait sa cible. Mais il acquiesça et serra la main du chasseur plaintif.

Après cette rencontre, les épaules des hommes se déployèrent. Le jeune homme les vit pénétrer la forêt, libres de s'être imposés face à lui, les deux pieds plantés dans le sol, les mains dans les poches. Les chasseurs se rangèrent instantanément par deux ou trois, chacun reconnaissant son partenaire préféré. Les pas se firent plus cadencés. Quelle joie pour eux de s'y trouver enfin ! Devant les premiers arbres, les chiens agitèrent leurs queues en pendule.

Alan se dirigea vers son pick-up garé à quelques mètres, dans lequel il s'installa en prenant garde à ne pas se cogner la tête, ce qui lui arrivait souvent. Ce matin, il commencerait sa patrouille dans le sens inverse de son rituel. Simplement pour changer, par plaisir, ce qui l'empêchait, déclarait-il, de tomber dans la routine. Le véhicule projeta quelques cailloux sur les rebords des fossés au démarrage, mais le groupe de chasseurs s'était déjà éloigné et ne fut pas gêné. La voiture secoua des branchages, des buissons, et Alan se sentit coupable de les abîmer. Il lança sa main vers la radio, la suspendit un temps en l'air. Puis il la laissa retomber sur le levier de vitesse. Sa mission à venir était trop sérieuse pour se distraire avec de la musique. Il réécouta seulement les prévisions d'une météo qui

s'annonçait pitoyable. Il roula si lentement qu'il aurait pu toucher du bout des doigts chaque branche depuis la fenêtre du véhicule. Les arbres se débattaient. Il était désolé, mais il ne pouvait pas faire autrement que d'avancer.

L'air n'était chargé de rien. C'était un jour d'équinoxe. Dans le ciel, Mercure, haute parmi les constellations, sans qu'on ne pût la voir puisqu'il faisait maintenant à demi-jour, préparait avec délectation d'importants changements.



Dans la forêt, une partie de chasse s'engage, menée par Gérard, la gâchette du coin. Devant lui, son chien Olaf piste la trace, et Linda, son vieil amour, guide les traqueurs qui rabattent le gibier. Alan le garde forestier a le cœur en morceaux. Ce soir, il le sait, les biches seront en deuil.

Mais en ce dimanche plus gris que les autres, une tempête approche. La forêt aligne ses bataillons, les animaux s'organisent. Les cerfs luttent sous l'orage. Et une biche refuse la loi des hommes.

*Biche* est un conte écologique porté par une plume aussi poétique que tranchante. L'histoire, haletante, nous plonge au cœur d'une nature en émoi et nous rappelle que la Terre, lorsqu'elle est en colère, peut gronder sous les pieds des hommes.

Couverture : © Petra Eriksson



18,90 € (Prix France TTC)

ISBN 978-2-493699-00-8



9 782493 699008